

## Qu'est-ce qui s'y passe, qu'est-ce qui passe ?

Ce texte fait suite à un exposé au sujet d'un groupe dit « d'intervision » qui a lieu à Bruxelles depuis dix ans<sup>1</sup>.

Dès sa création, l'EPSF a été attentive à son fonctionnement :

À quelles conditions une association pourrait-elle avoir une autre fonction que d'assistance mutuelle contre le discours analytique ? Quelles structures collectives pourraient ne pas démentir le réel en jeu dans la psychanalyse ? La réponse que constitue l'école désigne ce réel comme le réel d'où se forme l'analyste<sup>2</sup>.

Et, plus récemment, elle a eu plusieurs occasions de se réinterroger à ce propos, que ce soit en ce qui concerne la passe ou les différentes modalités de travail de ses membres.

Comme le rappelait Bernard de Goeje à la séance de février 2011, le texte de présentation des quatre rencontres prévues cette année — dont celle d'aujourd'hui — indique que : « l'offre [est] faite par l'École aux cartels et *aux groupes de travail* ou espaces, de présenter leur travail, d'échanger avec d'autres sur les avancées et les points de butée ».

Ayant perçu cette modification du rapport de l'école aux groupes de travail, je me suis sentie concernée par l'école « autrement ». La passe a certes tout son intérêt mais cette proposition m'est apparue comme un signe d'ouverture de l'EPSF à tout ce qui s'y passe. Cela s'est d'ailleurs confirmé lors de notre dernière assemblée générale extraordinaire qui vient d'avoir lieu puisque nous avons voté que le secrétariat aux cartels se dénommera dorénavant « secrétariat aux cartels et *autres collectifs de travail* ».

Nous savons certes depuis Lacan que les deux structures de base de l'École sont le cartel<sup>3</sup> et la passe. Cependant les groupes de travail sont une autre

---

<sup>1</sup> Exposé qui a eu lieu le 8 mai 2011 lors de la « matinée des cartels », à Paris. Le texte a été partiellement revu et il tient compte également de certains éléments de la discussion qui a suivi.

<sup>2</sup> Premier Annuaire EPSF, 1995.

<sup>3</sup> Un cartel, dit le texte de fondation de l'École en 1964 est d'abord la condition d'admission à l'École : « Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe ; ils sont assurés en cet échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable ait le retentissement qui mérite et à la place qui conviendra. Pour l'exécution de ce travail nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe ; chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus - quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. »

modalité de travail dans l'École et donner le temps pour en parler, c'est témoigner de l'intérêt de l'EPSF pour le travail de ses membres et pour la question de la transmission de la psychanalyse.

Je pense que Brigitte Lemérier n'avait pas tort de dire que « l'importance donnée par l'École à la passe a produit des effets inhibiteurs sur les membres, leur rendant difficile d'exposer leur expérience pratique et théorique [...] »<sup>4</sup>.

Ceci nous rappelle que le groupe de travail peut être une modalité d'entrée plus facile dans l'École que le cartel, une première façon de franchir la porte.

Non seulement s'engager dans un cartel ou dans un groupe de travail est un moment important, mais il est certain également que l'inscription dans le répertoire n'est pas sans effet car il s'agit d'une reconnaissance, d'une prise en compte du travail accompli par les membres de l'EPSF et d'une « in-scription » dans l'EPSF. Le répertoire est alors un réel révélateur de ce qui se passe dans l'école. Nommer, c'est reconnaître.

Même si le travail était intéressant, participer à un groupe qui n'est inscrit nulle part, ou dans un cartel inscrit uniquement dans une autre école de psychanalyse me laissait dans une position d'extériorité par rapport à l'EPSF. Cela a donc été un pas important pour moi de constituer un cartel inscrit à l'École, et maintenant de vous parler de ce groupe. C'est être rattaché à l'EPSF, à Freud, à Lacan.

### *Un groupe dit d'intervision*

Ce groupe existe maintenant depuis dix ans à Bruxelles et je vais tenter de vous faire part de quelques réflexions que cette expérience a suscitées. Il s'agira donc d'un témoignage.

Depuis dix ans, un groupe de six personnes se réunissent une fois par mois pour parler de leur pratique clinique. Aucun travail de présentation n'est attendu ; lorsque nous nous rencontrons, c'est en début de séance que deux à trois personnes manifestent leur désir de parler d'une situation en cours, préoccupante par l'un ou l'autre aspect. Nous nous retrouvons toujours chez la même personne, celle qui est à l'initiative du groupe, une psychanalyste, membre de l'Association freudienne en Belgique et qui, outre le fait de nous accueillir chez elle, « anime un peu le groupe ».

Nous parlons tous, sauf rares exceptions, de notre pratique « en libéral », comme vous dites en France, que nous nommons en Belgique « pratique en privé ». Ce travail diffère en plusieurs aspects de celui mené en institution, lieu où la parole peut trouver une adresse lors des réunions cliniques, par exemple. En effet, les patients transfèrent aussi sur l'institution qu'ils investissent, c'est à elle qu'ils adressent leur demande, c'est le lieu et le nom du

---

<sup>4</sup> Cf. compte rendu de la réunion interne de l'EPSF du 18 Octobre 2009.

service dont ils se souviennent, allant parfois jusqu'à oublier le nom de la personne qui les a reçus quelquefois, ou même pendant des mois ou des années.

Parmi les membres du groupe, actuellement, quatre sur six sont psychanalystes (deux de l'Association freudienne, une est membre des Forums du champ lacanien, moi-même membre de l'EPSF), l'un est psychiatre-psychothérapeute, la dernière est psychologue-psycho-thérapeute, indécise quant à l'École de psychanalyse où elle souhaiterait s'engager. Quatre y sont présentes depuis le début, deux ont varié. Il y a donc eu des sorties du groupe et des entrées au cours de ces dix années.

Il n'est pas anodin que certains membres du groupe ne soient pas psychanalystes, néanmoins la psychanalyse est ce qui nous réunit.

Je ferai une parenthèse au sujet des psychiatres : il faut savoir qu'en Belgique, nous sommes confrontés à une réelle pénurie de psychiatres et que de nombreuses institutions n'en trouvent pas, les emplois restent vacants. Les médecins ne sont plus guère intéressés par la spécialisation en psychiatrie. À titre d'exemple, l'U.C.L. (Université catholique de Louvain) disposait de cinq places de post-formation en psychiatrie pour l'année académique 2010-2011 et seulement deux candidats se sont présentés, les autres spécialisations attirant bien plus les jeunes médecins. Cela n'est pas sans implications sur la place qu'occupent les psychiatres dans les institutions, ils sont dans une position bien particulière, de force car ils savent qu'ils sont très demandés et peuvent trouver facilement un autre lieu de travail. C'est le cas aussi des travailleurs sociaux mais pas des psychologues qui sont actuellement trop nombreux sur « le marché du travail ». Par ailleurs, le psychiatre a déjà une inscription, il est inscrit à l'ordre des médecins, il est reconnu dans sa pratique par une formation universitaire et il peut croire que cela suffit...

Ce que j'ai pu remarquer, c'est que notre collègue psychiatre a pris de plus en plus sa place au sein du groupe et que sa façon de parler a progressivement changé, s'est modifiée. Au début, il était assez réservé et puis petit à petit, il a osé en dire plus et parler autrement de sa pratique en réponse à des demandes qui lui étaient adressées soit comme psychiatre, soit comme psychothérapeute mais aussi sur la pratique et le questionnement des autres membres du groupe. Un élément déjà qui corrobore notre titre : qu'est-ce qui s'y passe ? qu'est-ce qui passe ?

### *La constitution du groupe, ses changements*

Le choix des participants a toute son importance pour qu'il y ait travail psychanalytique. Nous l'avons remarqué au début du fonctionnement de ce groupe, un membre n'avait pas une réelle orientation analytique, il y a eu finalement une sorte d'auto-élimination puisqu'il a quitté le groupe. Il y avait un malentendu : sans référence claire à la psychanalyse, on ne pouvait poursuivre ensemble.

C'est l'expérience qui est porteuse de savoir et permet quelques avancées.

C'est d'ailleurs à partir du moment où la décision d'en dire plus sur ce qui se passe dans le groupe que les questions me sont apparues avec plus de précision. Ce n'est pas un hasard non plus si j'ai souhaité m'entretenir récemment avec les deux collègues non-inscrits dans une école de psychanalyse.

Lorsque l'on constitue un cartel, on est également réuni par une question théorique ou clinique, par le désir d'un travail en commun, mais on ne sait pas non plus si « ça va marcher », ce qui va se passer. On n'est jamais certain du bon fonctionnement, cela fait partie de l'expérience. Le risque est inévitable, dans un groupe également.

### *Liberté de parole - s'exposer – la psychanalyse.*

Il est certain que si ce groupe a pu fonctionner si longtemps, c'est que chacun des membres y tenait. Sinon pourquoi se déplacer un soir par mois pendant autant d'années, dix ans pour quatre d'entre nous, pour retrouver des collègues et parler de travail clinique.

Retrouver avec régularité un nombre limité de personnes permet d'avancer, de formuler un certain nombre de choses sur notre travail clinique, ce qui ne peut se faire seul de la même façon. C'est une modalité de travail plus informelle qu'un cartel, plus souple.

Comme le disait un participant : « On ne peut être isolé, on a besoin de travailler avec des collègues car dans notre travail on est tellement seul, il faut du tiers. On travaille avec la parole et en plus, on ne peut tout dire. »

À titre d'exemples, voici quelques questions qui ont été abordées : les premiers entretiens avec un analysant, la fin pour l'analyste d'une analyse menée pendant huit ans, l'absence de paiement de séances avec ses effets, la reprise d'une cure interrompue, etc. Lors de la dernière rencontre, j'ai été confrontée à ma résistance quant au diagnostic et à ses implications concernant une analysante que je savais pourtant psychotique. Elle envahissait le temps de l'analyse par des éléments de réalité et mes collègues me rappelèrent que dans une autre cure, je n'avais pas hésité à envoyer une patiente paranoïaque vers un travailleur social, ce qu'ils me conseillaient également dans le cas présent, pour permettre à l'analyse de se poursuivre.

Le groupe s'est maintenu, me semble-t-il, grâce à *la psychanalyse* et au *degré de confiance* qui s'est développé dans les rencontres au fil des années. Nous avons pu parler librement, nous impliquer avec des égaux, il n'y avait pas un « superviseur », avec ce que cela implique de celui qui en connaîtrait plus, dont nous attendrions une éventuelle certaine reconnaissance.

On a pu d'une certaine façon « s'exposer ». Rappelons qu'il n'y avait aucune consigne quant à la façon de présenter une situation et que les questions théoriques n'étaient pas directement abordées. Il n'y avait pas non plus la pression de venir avec un travail lu ou préparé. Chacun attrapait par un petit

bout un cas, une situation, un morceau de cure et en parlait à ces quelques autres. Or, parler de sa pratique ce n'est pas se montrer, montrer ce que l'on fait, c'est quand même prendre des risques, oser dire ce qui achoppe.

Chacun a consenti à parler d'un point, d'un aspect qui nous paraissait difficile, peu clair et a fait le pari qu'en parlant à ces quelques autres, il se passerait quelque chose. Parler à des collègues, dans ces relations de confiance, c'est aussi *s'entendre parler*, *s'entendre dire*.

Cet analysant qui cause notre demande au groupe, on est parfois étonné d'en parler ainsi, de choisir ces mots-là, ces aspects-là, dans l'improvisation de ce « cas ». Nous étions tous au travail et en train d'en apprendre un peu plus sur la clinique psychanalytique. Mise en commun certes mais par et pour chacun. Transmission.

### *La durée du travail de groupe*

Le temps dans un groupe est évidemment une question. Qu'est-ce qui fait que ça a duré, que ça dure. Qu'est-ce qui s'y passe, qu'est-ce qui passe ?

Dans un cartel, en principe les règles existent et il y a un sujet sur lequel on travaille, qui est rassembleur et selon Lacan, le temps du cartel est limité et fixé d'emblée.

Lors du débat qui a suivi cette intervention, il est apparu que cette dite règle du temps limité du cartel était loin d'être appliquée à chaque fois.

Le groupe a continué d'année en année, impulsé par notre pratique clinique.

Certes, nous nous reposons régulièrement la question de la poursuite du travail, le plus souvent lors de la dernière rencontre de juin. Néanmoins, cela allait un peu de soi de continuer le travail entamé. On consentait chaque fois à recommencer après l'été. Maintenant seulement, après dix ans, on envisage sinon l'arrêt, au moins la transformation du groupe.

### *La question du « Plus-un »*

Nous pouvons nous poser les mêmes questions que celles soulevées lors de la Journée des cartels de 1975 : quelle place avons-nous donné dans la création et l'organisation de notre groupe de travail à ce petit mot : « Plus-une » ?

Dans notre groupe, il n'y a pas de Plus-un nommé et choisi comme tel. Cette fonction a-t-elle été remplie par quelqu'un ou par chacun de nous à son tour ? Le Plus-un est-il la psychanalyse ?

Cette question du Plus-un est certainement celle qui m'est apparue comme la plus importante dans cette première analyse de notre expérience.

En tout cas, il est certain que quelque chose se produisait, que nous étions au travail, d'une façon qu'on ne peut faire seul.

### *Le Plus-un est-il la psychanalyse ?*

La psychanalyse est en tout cas un repère capital, l'élément qui nous a tous reliés. La psychanalyse est ce qui cause notre travail. En 1975, Lacan appelait de ses vœux que cela se passe comme pour les mathématiciens :

Quand des mathématiciens se retrouvent, il y a ce « plus une » incontestablement. À savoir que c'est vraiment tout à fait frappant, que les mathématiciens, je pourrais dire, ils ne savent pas de quoi ils parlent, mais ils savent de qui ils parlent, ils parlent de la mathématique comme étant une personne... On peut dire jusqu'à un certain point que ce que j'appelais de mes vœux, c'était le fonctionnement de groupes qui fonctionneraient comme fonctionne un groupe de mathématiciens quelconque<sup>5</sup>.

Dans ce groupe, sans que ce soit nommé, on peut se demander si ce n'est pas la psychanalyse qui avait en partie cette fonction de Plus-un.

*Le Plus-un était-il d'une certaine façon porté par tous les membres ?*

Je crois qu'il est exact que les membres présents soutenaient tous le travail. À chaque fois, ce sont ceux qui amenaient leurs demandes et sollicitaient les autres qui étaient également porteurs du travail en arrivant avec ce « je ne comprends pas, je ne vois pas clair, le travail n'avance pas je suis bloqué(e). »

Comme le dit cet échange entre Solal Rabinovitch et Jacques Lacan lors de cette journée des cartels<sup>6</sup> :

Solal Rabinovitch : « Ce que je voulais dire du cartel où j'ai travaillé c'est qu'on était cinq et cinq membres qui n'ont jamais manqué ; il y a eu un sixième qui a manqué très souvent et qui a changé en plus, c'est-à-dire qu'au début c'était une personne et après c'était une autre personne, qui a toujours manqué. Ce que je voulais dire surtout c'est que ça ne me paraît pas ça être la fonction du « un en plus » mais au contraire la fonction du « plus un » me paraît soutenue par justement les membres présents et qui ne manquent jamais dans ce groupe, dans le cartel. C'est à-dire comme une fonction qui serait celle d'un point aveugle, une fonction de méconnaissance, il y a toujours à un moment donné quelqu'un, ce n'est bien entendu jamais le même, c'est toujours quelqu'un qui est là, qui dit : « Je ne comprends rien, ça ne sert à rien, on ne produit pas ... »

Jacques Lacan : C'est ça le « plus une » ? Celui qui ne comprend rien ? Pourquoi pas. (Rires)

Solal Rabinovitch : C'est quelque chose comme ça mais je précise que c'est une fonction qui est parfaitement interchangeable : c'est un rôle qui se déplace. Il faudra articuler ça au fait que le travail d'un cartel est un travail qui est analytique, donc où il y a *du transfert* : c'est tout ce que je voulais dire.

---

<sup>5</sup> « Journées des Cartels Avril 1975 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, Avril 1976, p. 224.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 225 et 226.

## *L'invention du Plus-un*

Ce que Lacan nous dit :

[...] le  $X + I$ , c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen, à partir de ceci que c'est à retirer cet  $I$  qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on en obtient l'individualisation complète, c'est-à-dire que de ce qui reste — à savoir du  $X$  en question — *il n'y a plus que de l'un par un*<sup>7</sup>.

Au moment où je m'interrogeais sur ce Plus-un, j'ai appris quelque chose qui m'a interpellée et qui ne me semble pas sans lien avec notre propos. Cette partie s'inspire de commentaires de rabbins prescrivant que soit évité le décompte des hommes.

Dans la tradition juive<sup>8</sup>, il y a en effet une superstition selon laquelle compter les hommes attire le mauvais œil. De ce fait quand un juif ashkénaze doit en compter d'autres, il dit en yiddish : « *Nisht eins, nisht tsvey, nisht dray* », pas un, pas deux, pas trois, ce qui est censé éloigner le mauvais œil, le regard au côté destructeur. Dans certaines synagogues, on compte les pieds ou on récite une phrase de dix mots en attribuant un mot à chaque personne. Pour constituer un *myniane* (réunion de dix hommes pour la prière), on les compte ainsi : « pas un, pas deux, pas trois... »

Quelle est l'idée qui sous-tend cette façon de faire<sup>9</sup> ? C'est celle que les hommes ne sont pas des objets que l'on peut compter et ajouter les uns aux autres. Le but n'est évidemment pas de nier la possibilité de compter. Mais il y a une interdiction de la Thora de dénombrer les personnes. Un tel dénombrement est présenté comme constituant un risque. Par contre, on peut faire un recensement. Le premier sens connu et clair de ce type de recensement est que le texte nous apprend à ne pas considérer les hommes comme des « chiffres » à recenser, ce qui entraîne les pires dégradations.

De l'autre côté, les assassins eux, les nazis l'on avoué placidement : « Tuer un seul homme est un grave problème, mais en tuer des milliers, ce n'est plus qu'une statistique » et un autre disait lors de son jugement : « abattre un homme est impressionnant mais 17 000 tirs qui en abattent ne vous font rien. »

Et puis dernier élément, on m'a dit que dans la tradition juive donc, on ne compte pas les hommes, on ne peut compter que les cadavres...

Tout cela m'a ramené à une des interventions de Daniel Siboni, toujours en 1975 lors de cette Journée des cartels, alors qu'il était à plusieurs reprises sollicité par Lacan :

[...] la fonction de l'un ou de l'une en plus, au titre de l' « en plus », et il n'y a que ça, finalement. Alors je vais essayer de m'en expliquer.

Si on part d'un amalgame, d'un ensemble d'êtres parlants, la question de ce qui le fait tenir comme tel, ensemble, donc de ce qui fait vivre et se

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 220. C'est moi qui souligne.

<sup>8</sup> Rav Elyakim Simsovic. <http://www.cheela.org/popread.php?id=46449>

<sup>9</sup> Commentaires du verset (Exode, 30:12) « quand tu recenseras le peuple d'Israël ». <http://www.modia.org/tora/chemote/kitissa.html>

décomposer cette réunion d'êtres a priori disjoints, cette question- là est nécessairement présente, bien sûr. Mais je dirai que c'est la manière dont la répétition travaille l'ensemble, qui décide. La répétition peut être purement numérique : 1 + 1 + 1, etc., auquel cas les éléments y comptent et y interviennent au titre *de l'un par un*. Il n'est pas sûr qu'un tel ensemble soit tenable longtemps puisque précisément il ignore le temps ; il ignore le rythme et la ponctuation. Et ces éléments ne peuvent s'y tenir ensemble que pour morts<sup>10</sup>.

### *Que conclure ?*

Qu'avons-nous pu constater ? Qu'avons-nous pu entendre lors du débat qui a suivi cette intervention ?

Le cartel reste un point de repère et les différences entre cartel et groupe de travail ne sont pas si nettes. Certes, un travail dans un groupe informel a été préféré au caractère plus structuré du cartel. La composition du groupe, le travail à plus long terme, le fait de ne rien devoir préparer à l'avance sont trois éléments qui étaient plus souples que dans un cartel. S'y ajoute également l'absence d'obligation de production — production écrite en tout cas. Néanmoins, on peut penser que la production d'un savoir existait bel et bien mais qu'elle n'était pas écrite. Comme Nicole Martin l'a fait remarquer, ce n'est peut-être pas par hasard si c'est au moment où j'écris cette intervention et donc de cette production, que le groupe pense sinon s'arrêter au moins se transformer. Ce passage à l'écrit met d'une certaine façon un terme au travail du groupe... comme prévu dans un cartel.

Dans ce groupe «d'intervision», la question de constituer un cartel ne s'est jamais posée, ce n'était pas souhaité par les participants. La lecture attentive du texte des Journées des cartels d'avril 1975 m'a cependant amenée à m'interroger à ce sujet.

C'est le travail clinique qui a eu un rôle nouant, avec un effet de construction de savoir. Que la parole puisse circuler avec une telle liberté est chose rare et a certainement été l'élément fédérateur du maintien de ce groupe pendant de si nombreuses années. Chacun s'est engagé dans un véritable travail et, de sujet à un autre sujet, il y a eu transmission de savoir psychanalytique, souvent à notre insu. Un transfert de travail était chaque fois à l'œuvre, chacun avançant dans son questionnement qui se déployait ouvrant d'autres portes vers notre pratique psychanalytique qui en était modifiée. Le contrôle est bien entendu autre chose.

Un travail de groupe est un dispositif parmi d'autres, d'élaboration, ici d'une pratique, donc un travail de formation consenti(e), choisi(e).

« Le langage, avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un » disait déjà Lacan en 1936<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> « Journées des Cartels Avril 1975 », *Lettres de l'École freudienne, op. cit.*, p. 250.

<sup>11</sup> J. Lacan, « Au-delà du principe de réalité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 82.



Que des personnes travaillées par la psychanalyse se soient retrouvées périodiquement, en petit groupe, pour parler de leurs difficultés, de leurs questionnements, des impasses dans leur pratique avec certains patients, analysants, a permis qu'elle soit à chaque fois réinterrogée. Cela ne pouvait se faire seul. Et c'est de cela dont j'ai voulu témoigner.

Que l'École EPSF puisse être aujourd'hui ce lieu d'adresse compte. Le jour où j'ai inscrit : groupe de travail à côté de mon nom, cela a signifié le passage du privé au public.

C'est différent certes du nom de chacun qui apparaît dans le Répertoire lorsqu'un cartel est annoncé, ce sur quoi Lacan nous amenait à porter notre attention lors de la séance de Clôture des Journées d'avril 1975 concernant le cartel. Il parle alors de la communauté religieuse qui peut représenter un nombre sans limite et ajoute : « l'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec *le fait que chacun porte son nom*<sup>12</sup>. »

Enfin, dès l'introduction de ces Journées, Pierre Martin rappelait qu'il s'agirait « d'assurer aussi les échanges entre les cartels, chose qui, je crois que tout le monde en sera d'accord, n'est pas des plus répandues<sup>13</sup> ».

L'EPSF réactualise donc ce souhait en donnant la parole à ses membres en ces matinées spécifiques organisées par « le Secrétariat aux cartels... et autres collectifs de travail ».

Rendre compte de cette expérience est une réponse à l'offre faite par l'École de Psychanalyse Sigmund Freud d'entendre... ce qui s'y passe et ce qui passe.

---

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 264. C'est moi qui souligne.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 220.